

**AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui**

**James G. CLARKE**

# **Sur le miroir brisé du Nil**

**1948-1961**

**1<sup>ère</sup> partie**



**Cahier no 26**

**(pour la 2<sup>ème</sup> partie, voir cahier no 27)**

**Janvier 2001**

Chers amis de l'AAHA,

Durant l'année scolaire 1957-58, j'ai fréquenté le Collège Saint-Marc pour préparer l'examen du Baccalauréat, deuxième partie, série mathématiques. J'ai eu comme principaux professeurs Frère Clément (mathématiques), Monsieur Betcher (physique), Monsieur Vivante (philosophie) et comme directeur Frère Polycarpe (James Clarke). Je garde un très bon souvenir de mon passage à Saint-Marc, mais le regret d'y être passé seulement en coup de vent.

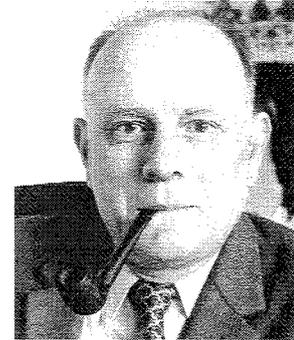
J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la partie que James consacre à son séjour en Egypte dans son ouvrage autobiographique. J'ai pensé que ce témoignage personnel pourrait intéresser aussi d'autres Saintmarciens qui ont vécu cette période difficile qui se situe à la charnière entre deux époques : l'Alexandrie cosmopolite et l'Alexandrie égyptienne.

Je vous souhaite bonne lecture et je remercie James pour m'avoir aidé à réaliser ces deux cahiers.

*André*

Les deux textes intitulés "Sur le miroir brisé du Nil" sont tirés de mon ouvrage autobiographique "Les Métamorphoses d'Aberdeen". Il n'est pas encore publié (on peut trouver la première partie sur internet à l'adresse : <http://perso.club-internet.fr/raimbaul>).

Aberdeen est le surnom que m'avait donné mon père, comme pour signaler peut-être nos origines écossaises. En 1916, date de ma naissance, il faisait partie du service des communications télégraphiques, à Lemnos, sous les ordres des forces navales anglaises qui espéraient forcer le Détroit des Dardanelles.



La suite de l'histoire – de mon histoire – je la raconte avec, pour arrière plan :

- de 1916 à 1932, l'effondrement de l'Empire ottoman et la Révolution d'Atatürk ;
- de 1932 à 1948, mes études en France ; les années de guerre 1940-44 passées dans un camp d'internés civils et quatre ans d'enseignement à Rodez (Aveyron) ;
- de 1948 à 1961, j'ai vécu à Alexandrie, témoin de la Révolution de 1952, de la guerre de Suez et de l'avènement du nationalisme arabe.

Je ne raconte pas tant des souvenirs et des anecdotes. Je me limite ici, en tant que témoin, à l'exposé de faits et d'événements qui, de 1948 à 1951, ont abouti à la disparition – dans le bassin méditerranéen – du dernier bastion de la domination ottomane, où persistaient encore quelques aspects de l'organisation sociale et de l'administration qui prévalaient du temps des Sultans et des Califes.

C'est au cours de ce séjour à Alexandrie qu'on me connaissait sous le nom de frère Polycarpe.

En 1961, déçu et brisé comme des milliers "d'étrangers", j'ai quitté Alexandrie pour tisser ailleurs, à leur suite, les nouveaux fils de ma destinée.

Mes démarches auprès de l'UNESCO ayant échoué, je me suis tourné vers l'enseignement.

J'ai été assistant d'anglais pendant 13 ans, à l'Université Paris XIII. De 1970 à 1999, formateur d'adultes pour la langue anglaise, à ce titre, j'ai publié trois ouvrages sur l'apprentissage de l'anglais par les Français.

Je suis marié à une Française, artiste-peintre. Nous avons deux grands fils et deux petits-fils.

Dans ma retraite de Meudon, je m'interroge depuis des années sur la persistance de la "mémoire" qui unit des milliers d'anciens d'Egypte.

Comment expliquer cet étonnant phénomène sinon par l'empreinte qu'a laissée en chacun de nous, le modèle d'une vie sociale unique et à jamais disparue, au sein de laquelle, par delà les différences ethniques, seul comptait le plaisir de vivre harmonieusement ensemble.

James, octobre 2000

Par un matin de novembre 1948, je débarque à Alexandrie. Non loin de là, vers l'est, le conflit israélo-palestinien bat son plein.

L'officier de la sécurité qui examine mon passeport lève les yeux et me fixe, intrigué : « *Le Consulat britannique vient d'inciter tous ses ressortissants de quitter le pays, et vous demandez la permission d'entrer en Egypte, je ne comprends pas ?* » fit-il sans agressivité.

– « Je suis comme vous, Monsieur, je fais ce qu'on me dit de faire. »

J'avais reçu, en effet, l'ordre de me rendre à Alexandrie pour y enseigner. J'étais vidé et desséché comme une plante arrachée du coin d'un jardin où elle s'épanouissait allègrement. Quatre années d'internement au Camp de Saint-Denis, qui s'étaient achevées dans un chaos indescriptible, puis quatre ans dans le Rouergue où avait sombré brutalement l'ensemble éducatif que nous avions mis sur pied au juvénat de Rodez, m'avaient enlevé tout enthousiasme et tout désir d'entreprendre.

Je m'en tins strictement à l'ordre reçu. 30 élèves de Seconde attendaient depuis septembre leur nouveau professeur de français, d'histoire et géographie.

Quelles espérances mettait-on en moi au juste ? Je décidai que je me contenterais pour le moment d'ouvrir les yeux et les oreilles. Tout était si nouveau pour moi. A commencer par le Collège Saint-Marc. Cette imposante bâtisse représentait à l'époque le fleuron de l'action civilisatrice de l'Occident dans un pays sous mandat britannique et terre d'accueil privilégié de milliers d'immigrants d'Europe Centrale, de Grèce, de Russie et d'Asie Mineure.

La plupart de ces immigrants qui débarquent à Alexandrie au début du XX<sup>ème</sup> siècle, savent à peine lire et écrire. Ce sont des Grecs des îles de la mer Egée et ceux échappés de la « *catastrophe de Smyrne* » de 1922 ; des Italiens originaires de la misérable Sicile, de Calabre ou du Trentin ; des Arméniens des confins de l'Empire ottoman défunt ; des Juifs séfarades du bassin méditerranéen et des Balkans. D'autres Juifs viennent de Syrie, d'Iran ou d'Odessa. Les autorités portuaires n'exigent d'eux ni passeport, ni carte d'identité. Ils sont admis sur le sol égyptien sur simple présentation de leur billet de passage. Ils sont immédiatement pris en charge par leurs Communautés respectives, fortement structurées sur place. Ce sont elles qui tiennent les registres de l'état civil, et qui règlent les litiges... Les enfants des immigrés fréquentent des Ecoles communautaires. On accorde des bourses aux plus nécessiteux. Tout un réseau de centres éducatifs – scoutisme, chorales, cercles –

---

est mis à leur disposition. Ils apprennent un métier dans des écoles professionnelles appropriées. Les Communautés dirigent des hôpitaux : l'italien, le grec, l'israélite, etc. , reconnus pour la qualification de leur personnel, la qualité des soins et par la modernité de leurs équipements. Des orphelinats, des maisons pour personnes âgées et des dispensaires complètent cette panoplie de services.

Au sommet de cette structure il y a l'autorité religieuse : un évêque, un archimandrite, un patriarche, un pasteur, un rabbin... selon la dénomination propre de chaque communauté.

Chaque communauté étrangère défend jalousement son autorité son autonomie et veille à ce que sa foi, son esprit et ses traditions soient entretenus sans compromission avec le milieu environnant. Il s'agit, en définitive, d'assurer par tous les moyens la survie d'une identité à laquelle on est viscéralement attaché. Le seul lieu où peut s'opérer le brassage des mentalités et des cultures sont les écoles tenues par les congrégations religieuses d'une part, et par les institutions laïques, telles que le Lycée Français ou le Victoria College, d'autre part.

Toutes les écoles étrangères « *d'Égypte* » jouissent d'une autonomie presque totale. Elles décident librement des programmes d'enseignement et des diplômes qu'elles confèrent. La langue arabe n'y est enseignée, éventuellement, qu'à titre de « *langue étrangère* ». Depuis des générations, la langue commune de cette société cosmopolite qui prospère à Alexandrie est le français mais tout le monde est capable de s'exprimer en grec, en italien ou en anglais. Le cinéma-théâtre Mohamed Ali est le lieu privilégié où l'on va voir les films français, assister aux représentations de la troupe de la Comédie Française invitée par le Centre culturel français ou écouter Edith Piaf, Yves Montand ou Georges Guétary. La communauté italienne se précipite pour entendre Tito Gobbi interpréter un Othello éblouissant ou une Aïda dont certains airs en vogue retentiront longtemps après dans les cercles et clubs de la ville. Les notables, enrichis dans le coton ou les spéculations financières, donnent de somptueuses fêtes dans des villas meublées avec raffinement en Louis XV ou Empire et entretenues par des nuées de serviteurs nubiens parfaitement stylés. Ils ne dédaignent pas d'y inviter à l'occasion certains représentants de la petite bourgeoisie égyptienne qui a réussi à copier de son mieux le comportement des étrangers et qui en est arrivée à oublier sa langue maternelle et à n'utiliser que le français dans ses relations sociales. Les femmes présentes sont vêtues des dernières créations de Chanel, Patou et Ricci. Elles se parfument

---

au no 5 de Chanel ou de Bourgeois ou de Coty. Les hommes sont en pantalon gris sombre, chaussures claires et vestons de soie blanche. Tout le monde se pâme de plaisir narcissique à la lecture des comptes-rendus que la presse de langue française publie le lendemain. Les commentaires sont invariablement flatteurs : « *Les toilettes des ravissantes épouses de consuls honoraires.* » « *Les charmes dévastateurs* » des industriels bien connus inspirent des paragraphes dithyrambiques et le chroniqueur n'hésite pas à colporter de savoureux potins qui alimentent les conversations autour des tables des salons de thé de la rue Chérif Pacha ou dans la pénombre d'alcôves complices des rendez-vous clandestins.

Etrange Alexandrie, où la cohabitation forcée de groupes ethniques si divers a fini par créer dans un climat de totale tolérance mutuelle cet harmonieux amalgame de modèles culturels, de modes de vie et de rapports de voisinage qui a fait d'elle une cité « *a-coloniale* » absolument unique dans l'histoire des villes du pourtour méditerranéen. Quelque part, en Crète, un certain Lawrence Durrell, est en train de composer pour la postérité l'odyssée mythique de Justine, de Balthazar, de Mountolive et de Cléa, que des dizaines de milliers d'Alexandrins emporteront précieusement dans les bagages de la mémoire quand sonnera pour eux l'heure de la diaspora.

A Saint-Marc, à la tête de ma classe de Seconde, je cherche mes repères. Ma classe offre l'image d'une mosaïque de nationalités et de religions que j'ai du mal à cerner. Robert est d'origine syrienne, mais est-il grec orthodoxe ou melkite ? Jean est arménien apatride. Est-il catholique ? Fabrice est israélite et considéré comme « *sujet local* » puisqu'il ne figure sur les registres d'aucun Consulat accrédité. Emmanuel se dit grec orthodoxe, mais la Grèce ne le reconnaît pas comme l'un de ses sujets. Richard est français et catholique latin. Il est dûment enregistré comme tel au Consulat français de la ville. Jean-Jacques, italien et catholique latin, ne possède pas de passeport homologué par son consulat. Lui aussi est considéré comme « *sujet local* » d'après une appellation commode remontant au temps de la domination ottomane et qui s'applique à tout non-musulman légitimement établi sur le territoire égyptien.

Presque tous ces élèves ont fait leurs classes au Collège. Ils préparent le baccalauréat français qu'ils passeront devant une commission expressément venue de Paris en juin et qui siègera au Lycée Français, à 200 mètres de là, de l'autre côté de la ligne du tramway parallèle à la Corniche.

Ils sont ouverts, intelligents et extraordinairement réceptifs. Assimilent-ils vraiment les cours sur le Moyen-Age, Corneille, Racine ou Zola ? Ils ont endossé la culture française comme un habit d'apparat. L'Europe les fascine. Ils n'ont qu'à tourner la tête vers le nord où miroite à perte de vue la Méditerranée toute proche, pour qu'à travers les grandes baies vitrées de la classe ils se mettent à rêver des universités italiennes ou françaises vers lesquelles ils partiront un jour. Il n'y a pratiquement pas d'Égyptien musulman parmi eux.

Beaucoup de familles bien intégrées dans le pays préfèrent confier leurs enfants à la section qui prépare le baccalauréat égyptien. Elle compte de nombreux élèves chrétiens. L'enseignement est donné principalement en arabe dans cette section. Cela pose le délicat problème du Coran. Le professeur de littérature arabe est obligé d'en faire son livre de chevet avec tous les dangers que cela représente pour la sensibilité chrétienne de plusieurs de ses élèves. Diplôme en main, ces bacheliers égyptiens deviendront fonctionnaires ou commerçants s'ils ne réussissent pas à se faire admettre à l'Université.

Une troisième section complète l'éventail des diplômes auxquels prépare le Collège. C'est la Section Commerciale. Elle attire cette partie de la population scolaire qui se destine à la relève des innombrables employés de bureau qu'emploient les florissantes maisons commerciales et industrielles de la ville. Le diplôme de fin d'étude est signé par le président d'une commission spécialement dépêché à Alexandrie par la Chambre de Commerce de Paris.

Les trois différentes sections terminales sont alimentées, pour ainsi dire, par l'ensemble des 150 classes que compte le Collège et ses trois succursales situées dans d'autres quartiers de la ville. Le groupe Saint-Marc constitue une communauté éducative de 2.500 élèves environ, conduite par 150 professeurs civils et 38 religieux.

Cent ans de présence en Égypte ont aurolé les Frères d'une réputation indiscutable d'éducateurs émérites. Ils n'oublient pas cependant qu'ils tiennent des écoles chrétiennes. La hiérarchie ecclésiastique qui les a appelés dans ce pays compte sur eux pour sauvegarder et nourrir la foi des jeunes générations qui les fréquentent. En 1948, on n'est plus au temps où chrétiens et musulmans étaient tenus d'assister aux cours de catéchisme et suivent même la messe quotidienne célébrée avant le commencement des classes. L'instruction religieuse ne s'adresse plus maintenant qu'aux seuls chrétiens. Elle n'est dispensée que le dimanche matin, juste avant la messe obligatoire célébrée en latin. Qu'il s'agisse

d'enseignement religieux ou d'enseignement profane, nul ne peut mettre en doute la compétence et le dévouement de la Communauté des Frères à laquelle je cherche à m'intégrer. Chacun de ses membres s'acquitte consciencieusement de la tâche qui lui est assignée par obéissance. La grande machine éducative est bien rodée et remplit parfaitement sa fonction, semble-t-il, si l'on ne considère que sa mission initiale. Apparemment, les bouleversements sociaux et les changements de mentalités qui ont affecté la France depuis la guerre n'ont pas amené mes confrères à s'interroger sur le nouveau rôle qu'ils pourraient jouer dans un pays qui s'insurge de plus en plus contre l'occupation étrangère et la culture occidentale. Mes confrères n'ont prêté qu'une attention discrète à l'annonce de la défaite des armées égyptiennes en Bersheba Ashod, près de la Mer Morte, de l'autre côté du canal de Suez. Ils se sont peu émus des critiques des Frères musulmans à l'adresse du roi Farouk et de son gouvernement, accusés de corruption et de collusion avec l'occupant anglais détesté. La guerre continue à l'extérieur contre le nouvel Etat d'Israël. La révolte populaire gronde à l'intérieur. Alexandrie est toute à ses fêtes somptueuses et à ses affaires florissantes, plus préoccupée par ce qui se passe à Paris, à Rome ou à Londres, que des remous qui agitent les rives du Nil.

Quatre mois se sont écoulés depuis que j'ai été parachuté dans cette ville faite de façades illusoires derrière lesquelles des communautés et des colonies étrangères s'efforcent de préserver leur statut et leurs privilèges face à la montée du nationalisme arabe qu'elles n'ont pas pressentie à temps et avec lequel elles refusent de toutes façons de se compromettre. Malgré l'existence dorée que je mène dans des conditions exceptionnelles d'aisance matérielle, de confort et de considération, je ne suis pas heureux. Je m'ennuie même. Je consigne mes réflexions dans mon journal.

*« 4 Avril 1949 : Une crise et une tentative d'éclaircissement. »*

*« Ce soir, au rythme de la récitation des psaumes, la lumière se fit. Depuis des jours, en proie à un ennui profond et à une désaffection tenace quand je pense à ma place et à mon emploi ici dans un environnement flamboyant sans substance. Comment l'expliquer ? Je ne suis pas en phase. Depuis 1940, j'aime coller au réel, agir sur les situations et les gens tels qu'ils se présentent, dégagé des traditions, des systèmes trop figés, rythmant l'action au gré du milieu, avec l'illusion sinon la conviction, de répondre à de réels besoins. Peut-être ai-je trop longtemps vécu en marge d'une Communauté régulière. Ni au camp, ni en Aveyron, je n'avais expérimenté ce que l'on me disait des rigueurs des vieilles institutions usées, ankylosées. J'étais conscient de la chance que j'avais de vivre autrement. Rodez me donnait une si rassurante et dilatante impression de vérité, c'est-à-dire de conformité à ce qu'il convient de*

*faire. Le style de contact avec nos jeunes, notre esprit innovateur, nos méthodes pédagogiques aventureuses. Et ici, depuis quatre mois l'adaptation à mon nouveau milieu traîne lamentablement. Les espérances éveillées par les premiers contacts s'évanouissent à mesure que le temps passe. La force d'inertie est grande. Pour changer ce qui, à mon avis, étouffe la vraie énergie de notre population scolaire, il faudrait une révolution ou dix ans de patience.*

*Quelle que soit la solution que j'adopterai, voici comment m'apparaît aujourd'hui, le cadre dans lequel on me demande de me couler.*

*Aspect intellectuel :*

*Enseignement inconsistant qui privilégie la mémoire plutôt que la réflexion et la liberté de pensée. En marge des plus élémentaires découvertes de la psychologie moderne. Des programmes à forte connotation occidentale qui ne tiennent aucun compte de la culture orientale. Les dissertations de mes élèves sont pleines de descriptions délirantes de paysages de neige, de collines verdoyantes. Les palmiers, les felouques du Nil, les bédouins du désert, ils les connaissent depuis leur enfance mais une fois franchis les murs du collège, ils jugent que ces éléments de leur culture jureraient dans un devoir, et leur mériteraient une note insuffisante. Leur conditionnement intellectuel est tel qu'ils reproduisent des paragraphes entiers de leurs livres et soutiennent qu'ils en sont les auteurs. Ils récitent par cœur des chapitres entiers de l'histoire de France, mais ils sont incapables de me dire ce que symbolise l'obélisque en carton pâte que des ouvriers installent sous les fenêtres de la classe en vue d'une fête prochaine au casino tout proche.*

*Aspect social :*

*La vie quotidienne de nos garçons dans la cité, la place qu'occupent dans leur cœur le cinéma, les lectures, les soirées qu'ils appellent des « parties », et leurs rapports avec les jeunes filles, nous n'en avons aucune idée. Notre zèle ne s'intéresse qu'à Pythagore, à Vaugelas, occasionnellement, à la religion et à la morale. Pour ce qui est l'essentiel à leurs yeux, ils se débrouillent entre eux. Ah oui ! Il y a les « bonnes oeuvres » : les quêtes pour la Propagation de la foi et les pauvres de Saint-Vincent de Paul, les écoles gratuites donnent lieu à des compétitions entre classes et l'on affiche les meilleurs scores à la porte des divers chefs de division. Ça leur donne l'illusion de s'occuper des autres.*

*Aspect religieux : le plus décevant.*

*Formalisme sur toute la ligne. Le catéchisme du Concile de Trente est la bible des cours d'instruction religieuse. Qui se soucie des positions de l'Eglise orthodoxe sur les points de dogme et de morale ? J'ai essayé d'être loyal à l'égard de la majorité orthodoxe présente dans ma classe. Dimitri m'a interpellé au moment de l'examen écrit sur le mariage : « Ce n'est pas juste cette question. Si je veux de bonnes notes je vais être obligé de dire ce que vous croyez, et non ce que je crois en tant que grec orthodoxe. »*

*J'ai découvert soudain jusqu'à quel point le conformisme oriental viciait les rapports d'individu à individu. Au nom de la coexistence pacifique, il faut toujours dire à son interlocuteur ce qu'il est censé attendre qu'on lui dise.*

*Dans tous les domaines, une constatation : la rupture. Les jeunes sentent que notre esprit n'a pas sensiblement changé depuis vingt ans, qu'ils sont en avance et que ce sont eux qui nous tirent. Nous sommes à leur remorque. Ils espèrent que nous les rattraperons un jour, mais, en attendant, nous leur sommes indifférents sur les questions vitales pour eux. J'ai l'impression que les plus intelligents nous méprisent même en secret. Ils trouvent que nous n'avons rien à leur dire sur la vie du moment que nous ne paraissions pas la vivre à leur rythme, confits que nous sommes dans notre somptueux Collège et notre respectabilité. Je sens vivement ce désaccord. S'il faut attendre dix ans, c'est-à-dire : s'il faut attendre l'arrivée de nouveaux Frères qui, par d'audacieuses innovations, contribueront à changer les choses, j'hésite aujourd'hui entre le désespoir et la tentation de m'installer pour toujours dans le confort béat dans lequel vivent la plupart de mes confrères. »*

Vint alors le dimanche de Pâques dans la splendeur de cette insolente lumière d'Orient qui ne laisse aucune place à la mélancolie. Le lendemain, la ville entière envahit les jardins publics et privés. On célébrait le traditionnel Sham-el-Nessim, la fête du printemps dont les rites remontent à l'antiquité païenne. Les grosses fèves brunes avaient mijoté dans l'huile toute la nuit sur le feu. On allait les manger avec des oignons blancs et des œufs durs au cours de joyeux repas qui réuniraient parents et amis sous les palmiers, les amandiers ou les bougainvilliers en fleurs.

On ne fêtait ni un saint, ni un prophète. On ne se sentait ni juif, ni chrétien, ni musulman. On était tous les fils de cette Méditerranée qui avait été depuis toujours le creuset où les peuples les plus divers s'étaient forgé une sensibilité commune par-delà et au-dessus de leurs divergences idéologiques. Ils aimaient vivre, c'était tout. Distincts, mais non séparés, respectueux de leurs différences, tolérants, mais farouchement attachés aux privilèges que leur laissait encore l'Égypte, ce dernier bastion de l'administration ottomane défunte. Pour combien de temps ?

Les Frères ne restaient pas en marge de la liesse générale. La Communauté se rendit à la maison de campagne de Hadra. C'était une vaste propriété qui leur avait été autrefois léguée par un Pacha reconnaissant. Au milieu d'un jardin luxuriant se dressait une grande maison de bois sculpté. La vaste salle centrale était entourée, au niveau du deuxième étage, de longues galeries de moucharabiehs finement ajourés. On pouvait aisément imaginer les femmes du harem assistant discrètement aux fêtes que donnait leur maître à la lueur des énormes lustres de cristal qui pendaient encore du plafond.

Il faisait beau, et le vent venu de la mer chassait fort heureusement au loin, vers le lac Mariout, les odeurs incommodantes des tanneries et des marécages tout proches. Six

Nubiens en gallabeya blanche, choisis parmi les mieux stylés d'entre la vingtaine de serviteurs du Collège disposèrent des bancs en fer à cheval à l'orée d'un des bosquets du jardin. Le Frère économe avait préparé un repas de fête. On lui fit honneur dans un brouhaha de conversations et de rires. Ni fèves noyées dans l'huile, ni oignons blancs. Comme d'habitude, depuis cent ans, seule la cuisine occidentale a la faveur des Frères : hors-d'œuvre variés, deux plats de résistance, salade, fromages et pâtisseries. Du vin rouge de Tunisie, de la bière locale à volonté... et des serviteurs au garde-à-vous prêts à satisfaire les moindres caprices des convives.

Personne autour de moi ne s'étonne de voir des religieux jeter ostensiblement au pied des serviteurs les bouteilles vides que ceux-ci s'empressent de ramasser avant de les remplacer par des pleines devant les dîneurs distraits. Jamais je n'avais vu traiter avec autant de mépris, ni la bonne de la maison, ni les employés du bureau de mon père. Le comportement désinvolte de mes confrères me révolte.

Le « *Tu-tu-tuuuu* » lancinant des tourterelles du voisinage perchées pour la nuit dans les grands arbres du jardin accompagne la récitation des Grâces présidée par le Frère Directeur. Les Frères s'égayent dans la pénombre des allées. Quelques bouffées de cigarettes Gold Flakes clandestines se mêlent aux senteurs des sous-bois. Au signal donné, la Communauté rejoint l'autobus qui doit la ramener au Collège pour la prière du soir.

A la fin de celle-ci, le Frère Directeur lut le sujet de la méditation du lendemain qui occupera la première heure de la journée après le réveil qui sonnera à 5 H 30.

Je sens que je suis pris dans un réseau d'us, de coutumes et de traditions qui, dans mon entourage, restent fortement incrustés dans son imaginaire. Le passé du Collège est presque légendaire. Au début du siècle, à l'apogée de leur réussite, les Supérieurs des Frères s'étaient lancés dans la construction d'un nouveau Collège qui remplacerait le vieux Collège Sainte Catherine devenu trop exigü. C'est en souvenir de ses origines que le Collège Saint-Marc a gardé son blason, la roue brisée qui évoque le supplice de Catherine, vierge et philosophe d'Alexandrie, martyre de la Foi, celle-là même que l'Eglise Copte vénère au monastère du Mont Sinai.

Situé comme un phare sur les bords de la Méditerranée, le nouveau Collège serait payant et contribuerait ainsi au financement de plusieurs écoles gratuites tenues par les Frères en Egypte.

Spéculant sur l'avenir, les concepteurs de la nouvelle bâtisse couronnèrent leur œuvre d'une Coupole destinée à recevoir le télescope de la future Université des Frères qui serait le pendant de l'Université des Jésuites du Liban.

De l'idée de Coupole à celle d'Académie française, la distance est vite franchie dans les rêves. On fonda donc l'académie littéraire Saint-Jean Baptiste de la Salle, sur le modèle du fonctionnement de celle des Immortels à l'habit vert.

On édita une fois par an un riche Bulletin pour diffuser les travaux des élèves-académiciens recrutés parmi les meilleures « plumes » des classes du Secondaire, et donner le compte-rendu des séances bi mensuelles. C'est de ce « *Bulletin* » que j'allais hériter à mon corps défendant.

- « *Cela ne représente pas un gros travail. Vous n'aurez qu'à procéder à la mise en page, rédiger les légendes des photos et corriger les épreuves.* »

Celui qui tentait ainsi de me convaincre était le Frère Félix. Dans les yeux noirs qui brillaient derrière des lunettes cerclées d'argent, passa soudain comme un voile de lassitude. La lassitude peut-être des vieux artisans des grandes oeuvres qui découvrent tout à coup qu'ils sont devenus des serviteurs inutiles. Il avait dirigé l'Académie littéraire du Collège pendant 13 ans. On venait de lui demander de ressusciter le Bulletin de l'Académie, appelé « *Le Lotus* », qui avait cessé de paraître en 1939.

- « *Vous êtes mieux placé que moi pour ressusciter le Phénix de ses cendres.* » Continua-t-il en souriant malicieusement : « *Tel que je vous connais, je suis sûr que vous ajouterez par-dessus le marché – de quoi nous étonner.* »

Frère Félix m'inspirait un profond respect et une immense admiration, de l'affection même. J'acceptai donc cette charge, conscient que je mettais pour la première fois le doigt dans un engrenage qui m'entraînerait à m'impliquer tout entier dans la vie et les destinées du Collège.

« *Le Lotus* » parut en octobre 1949.

En parcourant ses 250 pages, on pouvait déchiffrer à loisirs les signes de l'éclatante réussite de l'action des Frères.

---

Ils dispensent un enseignement de qualité. Des milliers d'élèves sont sous leur influence, depuis la maternelle jusqu'au seuil de l'université ou celui des professions libérales. Des centaines de diplômés en français, en arabe, en études commerciales, rivalisent de reconnaissance envers leurs anciens maîtres et proclament sous toutes les latitudes que c'est à eux qu'ils doivent le statut dont ils jouissent à tous les échelons de la hiérarchie sociale, en Europe, en Amérique, et même en Egypte. C'est dans le sein de leur école, proclament-ils, qu'ils ont appris à obéir et à commander. Ils ont été Scouts ou « *Cœurs vaillants* », Légionnaires de Marie ou Chevaliers du Christ, Confrères de Saint-Vincent de Paul ou animateurs de colonies de vacances. Ils ont pratiqué l'athlétisme, le volley-ball, le football et leur club de basket a cueilli les lauriers de la gloire dans des compétitions sans nombre. Ils ont fait partie d'une troupe de théâtre, d'une chorale ou d'un orchestre, et formé leur esprit dans les académies diverses, la française, l'arabe, et celle d'histoire-géographie.

Année après année, leur mémoire collective, ils la compulsent avec fierté dans « *Le Lotus* » où sont consignés les résultats qu'ils ont obtenus de la maternelle au diplôme de fin d'études, mais aussi les principaux événements qui ont jalonné les treize années passées dans l'enclave privilégiée que constitue leur Collège, à l'époque, à l'instar des 300 écoles étrangères du pays, qu'elles fussent religieuses ou laïques.

Tous les anciens des Frères, qu'ils aient été formés à Alexandrie, au Caire, à Héliopolis ou à Port-Saïd, brillaient dans les salons et les cercles mondains. Ils animaient des secteurs entiers de l'activité économique ou industrielle du pays, mais, sauf de rares exceptions, n'exerçaient aucune influence directe en politique ou dans les institutions gouvernementales. Ils ne se sentaient pas concernés par les destinées de l'Egypte. Il faut dire que leurs maîtres, authentiques colonisateurs à l'époque, ne s'y intéressaient pas davantage.

Un homme cependant s'était levé parmi ces « *missionnaires* » et contrairement à l'usage, pour ainsi dire, tourna son regard vers l'Egypte. Celle des fellahs, celle des fellahs chrétiens d'au-delà d'Assiout, d'authentiques descendants des Pharaons. Sont-ils deux ou trois millions ? Aucun recensement fiable ne pouvait en fixer le nombre exact. On les appelle coptes orthodoxes depuis le V<sup>ème</sup> siècle, mais 80.000 d'entre eux environ se sont ralliés à l'Eglise catholique et Rome leur a donné un Patriarche en 1898. Laissant aux Congrégations étrangères le soin de s'occuper des chrétiens importés dans le pays, le Père Henri Ayrout avait fondé, juste avant la guerre, l'Oeuvre des Ecoles de Haute Egypte,

consacrée à l'éducation et à la promotion sociale de cette masse de paysans qui représentait à ses yeux la seule et indestructible Communauté chrétienne d'Égypte. Avec la collaboration de laïcs dévoués, l'Oeuvre a ouvert des dispensaires tenus par des Sœurs, et avait fait construire des écoles gratuites, ressuscité l'artisanat autochtone et ravivé les traditions du culte copte. Deux pères Jésuites, au moins, vivent en permanence et en parfaite symbiose avec la population dispersée sur des kilomètres à la ronde autour de la maison de Garagos.

Le contraste était frappant entre cette Œuvre des Ecoles de Haute-Égypte labourant le terrain éternel du pays des Pharaons et les Ecoles étrangères s'épuisant à maintenir en vie des Communautés qui ne pourraient sans doute pas persister sans fin dans un pays où elles s'étaient incrustées comme des kystes, sans lien vital avec le cœur de la population autochtone. Je m'interrogeais sans cesse sur le sens de ma présence au sein d'une institution au passé glorieux qui me paraissait plus préoccupée à brandir ses lauriers qu'à se préparer à répondre aux besoins d'une Égypte moderne en pleine évolution.

Plusieurs jeunes Frères, récemment venus de France, partageaient mes préoccupations. Était-il utopique d'espérer qu'une nouvelle chance serait offerte aux Frères d'Égypte ?

Quoi qu'il en soit, pris dans l'engrenage, j'étais décidé maintenant à rester à l'affût des événements et à donner libre cours à mon goût d'entreprendre si ceux-ci m'interpellaient.

\*  
\*       \*

En 1951, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères, je fus amené à écrire et à réaliser un jeu scénique qui honorait l'action des Ecoles étrangères en Égypte. Près de 120 acteurs et figurants évoluèrent sur une immense scène construite par Monsieur Galiounghi, sur le perron de la façade du Collège. Plus de deux mille spectateurs y assistèrent....

La nuit était tombée maintenant. Les projecteurs s'étaient éteints. Errant parmi les chaises en désordre et les papiers jonchant le sol, je rêvassais sous les étoiles et dans la fraîcheur de la nuit, en pensant avec émotion aux innombrables Frères, Sœurs et laïcs qui avaient consacré leur vie depuis près de cent ans à cette jeunesse à laquelle je m'attachais chaque jour davantage.

– « *Mes félicitations, cher Frère. Ce fut une belle fête !* »

La voix était sortie de l'ombre, tout près de moi. C'était Monsieur Galiounghi.

– « *Ne vous étonnez pas de me voir traîner par-là* », enchaîna-t-il aussitôt. « *J'examine la façon dont je vais vous débarrasser de tout ce matériel dès demain matin. Bravo encore une fois pour le magnifique chant du cygne que vous avez fait entendre ce soir !* »

– « *L'image est jolie mais elle me surprend quand même. Je ne vois pas ce qui la justifie.* »

– « *Je ne suis pas le seul à y avoir pensé au cours de la cérémonie. Dans la conjoncture actuelle, ne voyez-vous pas combien ce triomphalisme affiché sonne faux ? Quel avenir envisagez-vous pour cette belle Institution que vous avez exaltée ? L'Égypte bouge, cher Frère, et les forces révolutionnaires qui la démangent cherchent à se débarrasser de votre influence sur cette partie de la population qui est votre raison d'être et la source de votre prospérité depuis un siècle, mais qui ne représente, somme toute, que des kystes de plus en plus intolérables dans le tissu national.* »

– « *Vous reconnaissez quand même que nous avons formé aussi de nombreux cadres égyptiens et, musulmans de surcroît* »

– « *Des cadres occidentalisés à outrance, convenez-en. Les futurs maîtres de l'Égypte vous le pardonneront difficilement. Votre enthousiasme m'impressionne. Il n'empêche que la magnifique célébration à laquelle parents et élèves ont assisté ce soir sonne aux oreilles des anciens que nous sommes comme le vrai chant du cygne de la présence des étrangers dans ce pays que nous aimons, mais qui refuse de nous reconnaître comme siens. La Presse de langue française ne manquera pas, demain, de chanter les mérites des disciples de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, de Jean Bosco, de Vincent de Paul, de Jeanne Antide et de tous les autres, mais ne soyez pas dupe, et ne manquez pas de consigner ce jour dans le prochain « Lotus », le bulletin du Collège, à l'intention des générations futures.* »

Il allait prendre congé quand, se ravisant, il dit encore :

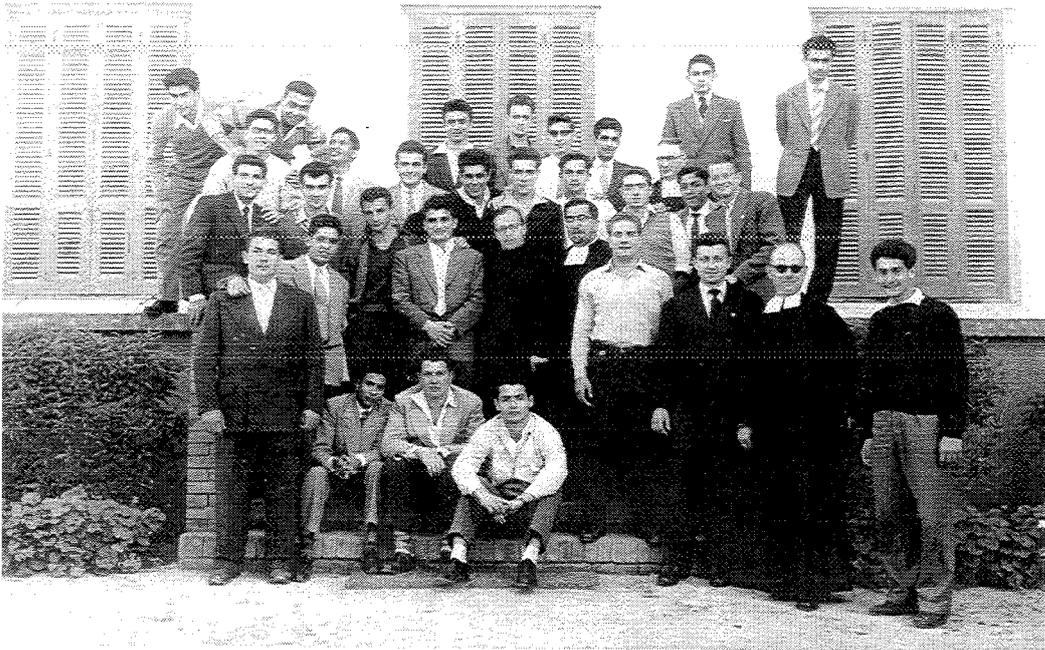
- « *Quoi que vous entrepreniez à l'avenir, n'oubliez pas que l'Égypte a cessé, depuis la guerre, d'être le jardin suspendu, le lit de parade et l'oasis de délices que des générations d'étrangers ont connus. Ce lyrisme n'est pas de moi* », s'empressa-t-il d'ajouter, « *je l'ai puisé quelque part dans mes lectures récemment.* »

Le vent d'ouest s'était calmé. Au-delà de la nécropole gréco-romaine qui longeait le Collège endormi, la Méditerranée scintillait d'un milliard de paillettes argentées semées par la lune.

Les amères réflexions de mon interlocuteur ne m'avaient pas affecté outre mesure. J'étais moi-même convaincu que rien ne pourrait arrêter le cours des événements. La question était de savoir si les Institutions étaient capables, en l'occurrence, de les accompagner loyalement ou si elles s'acharnaient plutôt à défendre des droits et à sauvegarder des privilèges d'un autre âge.

Dans le silence de la chapelle, où je m'arrêtai un instant pour prier avant de regagner ma cellule, les fortes paroles de mon Fondateur, celles mêmes dont j'avais fait la pierre angulaire de ma vocation, me revinrent en mémoire : « *Dieu vous a choisi pour procurer aux enfants des moyens de salut qui soient à leur portée.* » Arriverais-je un jour à discerner ce qui convenait le mieux à l'évolution du pays ?

(à suivre)



**Retraite de fin d'études (1958), à Zizinia**

P. André Favre s.j., Fr. Barthélemy, Fr. Clément et Fr. Georges Dapéry

**Collège Saint-Marc, promotion 1958**

Abou Arrage Clément	Dahan Percy	Karam Georges	Rathle Georges
Adem Armand	El Abani Moez	Kalikadis Michel	Romano Jacques
Aly Ahmed	El Assabgui Moufid	Kerba Sami	Saad Abdellah
Amin Khairy	El Gemayel Adly	Khalil Ibrahim	Sabri Hussein
Antoun Safwat	El Ghondakli Aly	Lascaris Theodore	Salvatori Fernand
Arduin Joseph	El Sayed Nabil	Levi Abraham	Schinasi Michel
Astourian Alexandre	Ezra Sami	Maatouk Raymond	Sedki Wahib
Attallah Antoine	Fahmi Nabil	Maggiar Robert	Setton Mounir
Attalah Pierre	Fares Youssef	Mahmoud Mohamed	Shams Ramses
Awadallah Mikhail	Farghali Abdel Kader	Mancousi Louis	Tairovic Damir
Ayoub Antoun	Fischhoff Serge	Manetti Aldo	Thomas Roger
Bekhit Albert	Franceschi Tulio	Manoli Jean Marie	Toutounghi Naanam
Bichai Fahmi	Gabbour Charles	Manzoni Sandro	Trobec Edwin
Bictache Nabil	Ghali Sami	Mavromatis Michel	Wahba Chérif
Boiridi Joseph	Guidici Giovanni	Minassian Alexandre	Yessayan Georges
Brahamcha Roger	Gouda Ibrahim	Molko Albert	Youssef Ahmed
Canaan Hicham	Guimei Abou Bakr	Naaman Georges	Zahar Farid
Cavaliero Isaac	Hage Khalil	Nahas Guy	Zakarian Edouard
Chamaah John	Hammad Hamdi	Osman Ihab	Zaki Adel
Chatila Samir	Hokhikian Hagop	Psorulla Ari	Zaki Yehia
Chatila Sarwat	Holzer Hans	Raafat Reda	
D'Alba Bruno	Ismail Assem	Ramadan Feyçal	